

René
F RÉGNI

**MAUDIT
LE JOUR**

nouvelles

Maudit le jour

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS DENOËL

- Les Chemins noirs*, roman, 1988
(Prix populiste, 1989). Folio, n° 2361
Tendresse des loups, roman, 1990. Folio, n° 3109
Les Nuits d'Alice, roman, 1992
(Prix spécial du jury du Levant). Folio, n° 2624
Le Voleur d'innocence, roman, 1994. Folio, n° 2828
Où se perdent les hommes, roman, 1996. Folio, n° 3354
Elle danse dans le noir, récit, 1998
(prix Paul Léautaud). Folio, n° 3576
On ne s'endort jamais seul, roman, 2000
(prix Antigone). Folio, n° 3652
L'Été, roman, 2002
Lettre à mes tueurs, 2004

Jeunesse

- Marilou et l'assassin*, Souris noire
La Vengeance de la petite gitane, Souris noire
La Nuit de l'évasion, Bayard jeunesse

René Frégni

Maudit le jour

nouvelles

DENOËL

AVANT-PROPOS

Mon plus lointain souvenir d'écriture est un souvenir de souffrance. À l'âge de six ans, comme tous les enfants de mon quartier à Marseille, je suis entré à l'école communale. C'était un 1^{er} octobre et j'avais très peur. Dès que j'ai franchi la porte de la classe tous les élèves ont éclaté de rire. La honte a anéanti la peur.

Pour la première fois, je me suis rendu compte que des lunettes étaient posées sur mon nez. Pendant cette interminable journée ces enfants du quartier m'ont appelé « quatre yeux ». Il n'y avait pas une seule petite fille autour de moi pour apaiser leur cruauté. Ils devaient avoir aussi peur que moi.

Le soir même, je suis descendu discrètement dans notre cave et j'ai enterré mes lunettes sous le tas de charbon. J'ai dit à ma mère que je les avais perdues. Elle a souri tristement et m'a pris dans ses bras. Ma

mère est la seule personne qui ait compris mes souffrances avant même que je les subisse.

Vous vous demandez sans doute pourquoi je vous raconte cette histoire alors qu'il est question de nouvelles, de récits. Tout simplement parce que dès lors j'ai tiré mon enfance, de saison en saison, dans une classe plus obscure qu'une nuit sans lune.

Nous tracions nos premières lettres sur ces immortels cahiers à lignes violettes et marge rouge. Je discernais à peine la tache claire de la page sur le bureau noir. Les petites lignes, je ne les voyais pas, j'écrivais dans la tache claire. Lorsque la plume crissait féroce-ment je faisais marche arrière, je venais d'écrire sur le bureau. L'encrier, mon porte-plume et mon cahier devinrent des instruments de torture.

J'ai passé mon enfance à rêver à la belle lumière qui inondait dehors les forêts, les chemins et les villes. Je n'étais plus « quatre yeux », ce demeuré pour toute la classe. On ne riait plus de moi, des idiots il y en a toujours plusieurs dans chaque classe.

Très vite j'ai fait l'école buissonnière, dehors j'étais bien, tout seul je marchais jusqu'au soir dans les collines, les chemins et les rues de ma ville.

Je pris tellement goût à cette liberté, à cette lumière que lorsque l'armée m'appela à l'âge de dix-neuf ans, je mis un mois pour traverser la France et l'automne. Je quittai Marseille sous les platanes verts, j'arrivai à

Verdun dans une campagne rouge. On me jeta dans un cachot. Déserteur !

Là, pour la première fois de ma vie, entièrement seul, j'osai poser sur mon nez une paire de lunettes à peu près à ma vue que j'avais trouvée sur un banc au bord de la route.

L'aumônier de la caserne m'apporta des cahiers, un stylo et un regard tranquille. J'avais tellement envie de parler à une jeune fille que je traçai en rêvant mes premiers mots d'amour sur ces petites lignes violettes qu'enfin je voyais.

On me changea plusieurs fois de cellule, discrètement j'emportais mes cahiers, la seule chose qu'alors je possédais. Dans ces quelques prisons je ne souffris pas. Dès le matin je prenais mon stylo, j'ouvrais mon cahier. Il suffisait que j'écrive le mot femme, plage ou figuier, et le monde entier entraît dans ma cellule avec ses bruits, ses odeurs, ses mystères, ses cruautés et ses joies.

Par miracle ce petit cahier, qui durant des années avait été instrument de torture, devenait brusquement machine d'évasion. Ces lignes violettes, je les utilisais comme les barreaux d'une échelle. Sur cette échelle de mots, j'appris à franchir les plus redoutables murailles.

Plusieurs années ont passé, cette prison au bord de la Meuse n'est qu'un souvenir de brouillard. Pourtant, chaque matin je m'assois à mon bureau sous la lumière des saisons, et dans le plus clair des bonheurs

j'ouvre le centième ou cent cinquantième de ces cahiers dont le premier, celui de l'école communale, montrait sur sa couverture cartonnée un homme nu soulevant de toute la puissance de ses muscles le monde. Cet homme est Hercule. Ses douze travaux sont célèbres depuis la Grèce antique et moi modestement, chaque jour, j'essaie d'accomplir le mien qui n'est pas de soulever le monde mais de le comprendre un peu, de le sentir et d'essayer de partager ce qu'il nous offre de pire et de meilleur, l'infamie des hommes, leur tendresse et leur immense peur.

Voici quelques nouvelles écrites sur ces cahiers à carreaux qui ne me quittent jamais : un train qui traverse l'Allemagne en longeant le Rhin, une chambre d'hôtel face aux remparts de Saint-Malo ou donnant sur les roches blanches de Marseille l'été où je vais encore me baigner. Certaines ont les apparences de l'autobiographie, d'autres semblent plus extravagantes, sorties tout droit de mon imagination. En les relisant je me dis que les personnages inventés me ressemblent plus que ceux que je côtoie chaque jour.

J'ai eu longtemps la tentation de puiser dans ma vie pour écrire des romans, depuis quelque temps j'ai l'étrange sensation que la fiction de mes livres devient à chaque pas la réalité de ma vie, et je descends chaque matin boire un vrai café dans une ville sortie de mes songes.

VIERGE NOIRE

« Le merle blanc existe, mais il est si blanc qu'on ne le voit pas, le merle noir n'est que son ombre. »

Jules Renard

Je suis aujourd'hui convaincu que les plus grandes histoires d'amour, souvent féroces et dévastatrices, parfois étranges, commencent toujours simplement à la terrasse d'un café.

Celle-ci est tout à la fois. Chaque matin je prépare mon sac pour filer à l'autre bout perdu de la terre, dans un village qui n'a même pas de nom, et chaque jour je reste là, dans l'enceinte étroite de cette ville, hagard, à attendre je ne sais quelle révélation, fasciné par la beauté du diable.

La beauté du diable... On imagine le diable avec des pieds fourchus, des oreilles pointues, des cornes et une longue queue. Puérile représentation. Sa

vraie beauté est démoniaque. Elle vous arrache le cœur.

J'étais donc installé dans un fauteuil à la terrasse du café où je vais chaque jour, sur cette si jolie place de la mairie qui organise la ville. Entre deux gorgées d'une bière très fraîche mes yeux flânaient sur la façade sculptée de l'église. Je songeais à ma jeunesse, à l'Espagne. Octobre posait sur mes épaules ses doigts de mélancolie.

Soudain je ne vis plus l'église. Une femme était là, immobile. Élancée, mollets et bras nus, ses longs yeux d'or me souriaient. Sombre de peau, claire de regard. L'été devant moi.

« Puis-je m'asseoir ? » me demanda-t-elle.

Ébloui, maladroit, je lui tendis un siège.

« Vous ne me reconnaissez pas ? dit-elle en s'installant.

— Votre sourire peut-être », bredouillai-je.

Je fis signe au garçon.

« La même chose que Monsieur. » Puis s'adressant à mes yeux : « Il y a vingt ans, vous souvenez-vous ? ce cargo le *Virginie*. Nous avions fait la traversée ensemble entre Alexandrie et Marseille, un peu comme deux clandestins. »

Elle alluma une Dunhill rouge ; son regard vagua un instant sous la nef encore verte des platanes, retrouva mes yeux.

« Nous avons bu un crème sur le port de Marseille, le jour se levait... Un moment plus tard nous nous étions séparés et vous m'aviez embrassée longuement. J'ai toujours pensé qu'un jour... »

La première feuille morte se posa timidement près de nous.

Elle ouvrit son sac, en tira une petite pierre rouge qu'elle posa sur la table.

« C'est un rubis, il coûte une fortune, ou plutôt, il n'a même pas de prix, je vous le cède pour presque rien.

— Là, tout de suite ? fis-je, de plus en plus ahuri. Pourquoi à moi ? C'est que je n'ai...

— Qu'importe, me coupa-t-elle, la somme n'a aucune importance. Il faut absolument que... »

Elle hésita. Chaque mot mettait son visage au bord du naufrage.

Je fouillai mes poches, en sortis deux ou trois billets. Je savais bien que la pierre était fausse mais ce sourire, ces épaules nues, l'étrange lumière de ces yeux...

« Merci, me dit-elle en se levant, demain si vous voulez, à la même heure, ici. »

Je n'eus pas le mot pour la retenir. Elle me laissa la lointaine rumeur de la ville, la petite église sculptée et la pierre rouge.

Je revins le lendemain, bien avant l'heure de notre rendez-vous. Je comptais les minutes, pas les bières. Mes yeux perçaient les quatre rues à la fois. Mon cœur sautait. Le soir tomba.

Désespéré, je me dirigeai vers le bijoutier de la rue Grande, celui qui une fois par mois répare mon Oméga depuis des années. Je le fais sourire, il n'ose plus me faire payer. Je suis comme ça, je n'ai jamais su quitter les gens et les choses, un jour ou l'autre ils le font pour moi. La nuit je me dis que c'est le destin. Je ne me rendors pas pour autant.

Un voile d'épuisement tomba sur son visage dès que je franchis la porte.

« Encore ! Jetez-la à la poubelle et achetez-en une à cent cinquante francs ! »

Je posai l'œuf rouge sur le petit comptoir.

« Qu'est-ce que c'est ? dis-je. Du quartz ? Du verre ? »

Le bijoutier prit la pierre, la fit tourner deux ou trois fois au bout de ses doigts. Son regard s'assombrit. Il attrapa une loupe, chercha la lumière, fit jouer et miroiter l'œuf.

Soudain sa bouche et ses yeux s'agrandirent, comme si je lui avais collé un 357 sur le ventre.

« D'où vient-elle ?

— Qui ?

— Cette pierre.

— De la terrasse d'un café.

— Attendez, attendez... »

Il prit sur une étagère un petit appareil, y déposa l'œuf, se concentra un bon moment et releva la tête. Ses yeux s'étaient encore élargis. Ils s'approchèrent étrangement des miens.

« Incroyable ! articula-t-il. Incroyable ! Le réfractomètre confirme, c'est bien la famille du Corindon.

— Pardon ?

— Incroyable ! Je ne pensais pas que je verrais une seule fois dans ma vie une chose pareille. Je ne peux même pas le peser, ma balance s'arrête à dix carats et ce rubis doit en peser entre cent cinquante et deux cents. À la terrasse d'un café dites-vous ?

— Un rubis ?

— Invraisemblable ! Marie ! Marie ! »

Sa femme surgit d'un placard.

« Regarde, sans doute l'un des plus beaux rubis du monde. »

Marie se pencha vers le réfractomètre puis approcha de moi la même bouche grande ouverte.

« Vous êtes sûr ? articulai-je à mon tour.

— Sûr ! éclata le bijoutier. Mais regardez ce rouge carmin, ce sang-de-pigeon, cette noblesse ! Regardez ce ciel de feu et les mille étoiles ardentes qui vous appellent. »

Il me demandait de regarder mais il avait repris la

Pierre précieuse et la faisait danser sous la lumière. Il saisit sa loupe et scruta l'âme rouge de ce ciel.

« Regardez l'inclusion, poursuivit-il, ce tout petit défaut à l'intérieur qui signe cette pierre. Regardez, on dirait un dragon aux ailes déployées, aucun autre rubis ne possède cette marque, c'est son identité, son jardin. Regardez, regardez... »

Hypnotisé, il rêvait maintenant à haute voix. Avant qu'il ne se persuade que ce rubis fabuleux venait de tomber du ciel je l'attrapai au vol, le fourrai dans ma poche et retrouvai la rue.

Depuis un moment mes tempes battaient et je ne sais quelle main empoignait ma gorge. L'automne me fit du bien.

Arrivé chez moi j'avalai d'un coup une Heineken glacée et m'installai sous la lampe de mon bureau avec ma propre loupe.

Était-ce possible ? L'un des plus beaux rubis du monde, ici à Manosque, au creux de ma main. Qui était cette femme si belle, cette apparition ? Et pourquoi moi ?

J'étais abasourdi, hébété. Durant des heures, je fis jouer sous mes yeux cette pierre. Elle n'était que lumière. Sans cesse me revenait le visage si pur de cette jeune femme, presque irréel de clarté lui aussi.

À force de fixer ce que le bijoutier avait appelé l'inclusion, le jardin secret de la pierre précieuse, je m'aperçus qu'il ne représentait pas un dragon aux ailes déployées, comme il l'avait annoncé sous le coup de l'émotion, mais une main ouverte et tendue, une main coupée. C'était frappant, la même main exactement que celles peintes sur le blason de la ville.

Cette main coupée, prisonnière pour l'éternité de sa pierre de lumière, avait-elle un lien secret, voire ésotérique avec notre ville de Manosque ?

À l'aube, épuisé, je m'endormis sur mon bureau sans lâcher ce mystère rouge, comme le petit prince avait dû s'endormir dans le désert en rêvant à sa minuscule planète et à son unique fleur. Étais-je déjà brûlé par l'amour ? Qui à ma place ne l'eût pas été ?

La matinée d'automne inondait d'or les toitures lorsque j'ouvris les yeux. J'habite au milieu des tuiles, l'un des appartements les plus hauts de la ville.

Je pris une douche, bus les deux bols et demi de café que contient ma cafetière italienne et fonçai aux archives où travaille ma copine Nicole.

Amoureusement enveloppé dans un mouchoir au fond de ma poche, l'œuf rouge brûlait ma cuisse.

Nicole me reçut dans sa soupenette tapissée de dossiers. Elle travaille tout le jour sous la poussière des

siècles et la lumière électrique, au dernier étage de la bibliothèque municipale. Mon apparition matinale bouscula le silence de la poussière et du temps. Elle s'éclaira d'un sourire presque contemporain. Le temps qu'elle allume sa première cigarette, je lui demandai :

« Que veulent dire ces quatre mains à l'entrée de la ville ? »

Sa première bouffée de fumée alla se perdre dans les siècles et les siècles.

« Depuis quand t'intéresses-tu aux mains ? Je te croyais plutôt amateur de visages. »

Son sourire était à présent tout à fait de son temps.

« Chaque doigt de la main représente l'un des cinq villages qui créèrent cette ville, poursuivit-elle, quatre mains parce que quatre portes. Enfin... rien n'est certain.

— Pourquoi ici ? »

Elle éclata de rire. Sans doute la brutalité de mes questions.

« Les anciens changeaient de religion, rarement de lieu de culte. Notre-Dame-de-Romigier est ce lieu. Bien avant la première chapelle chrétienne construite par les moines de Saint-Victor de Marseille s'élevait un temple gallo-romain, et peut-être plus anciennement un lieu de culte celto-ligure.

— Tu veux dire que sous les murs de Notre-Dame-de-Romigier se cachent des milliers d'années d'histoire ? »

René FRÉGNI


MAUDIT LE JOUR

Après *Lettre à mes tueurs* (Denoël 2004), René Frégni signe ici son dixième livre. Il a reçu de nombreux prix littéraires dont le Prix populiste pour *Les Chemins noirs*, le prix Paul Léautaud pour *Elle danse dans le noir*, et récemment le prix Antigone pour *On ne s'endort jamais seul*. Il anime un atelier d'écriture à la prison des Baumettes et vit à Manosque.

Un écrivain mêlé à d'étranges rituels en l'honneur de la Vierge noire de Manosque, une inconnue ivre de chair et de mots et ses fantasmes sadomasochistes raffinés, l'exquis paradis d'un petit village basculant dans une folie meurtrière, les clameurs d'une Marseille illuminée par les mystères du ballon rond et les rêves éperdus de ses taulards, quelques songeries sur les toits aux couleurs de Giono, un homme enlevant pour quelques grammes d'amour un nourrisson la nuit de Noël...

Sous différents masques plus ou moins autobiographiques, René Frégni nous régale d'une suite de très troublantes aventures de Manosque à Marseille... Noires, tendres, pleines d'humour, portées par une plume charnelle et vive, ces nouvelles mettent en scène une humanité solaire ou souffrante, joyeuse ou fêlée, oscillant entre réalité et fiction.

DENOËL
www.denoel.fr

B 25859.1  04.06
ISBN 2.207.25859.9

14 €

Extrait de la publication

